

# Le libertaire

## hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un ml. lieu social qui assure à chaque individu la maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

### ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an..... 6 fr. )  
Six mois..... 3 fr. )  
Trois mois..... 1 fr.50

### ADMINISTRATION ET RÉDACTION PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

La Rédaction  
à SILVAIRE

Adresser tout ce qui concerne

L'Administration  
à Pierre MARTIN

### ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an..... 8 fr. )  
Six mois..... 4 fr. )  
Trois mois..... 2 fr. )

## Pour sauver Rousset LA "RUCHE" A mon frère le soldat

### LA 6<sup>e</sup> FÊTE ANNUELLE

A tous nos amis

Nous rappelons que la fête de « la Ruche » a lieu dimanche prochain. Nous n'en redonnerons pas le détail et nous contenterons de répéter que ce sera une pleine journée de joie ; musique, chants, bal à grand orchestre, meetings, illuminations lui donneront une animation sans pareille.

Le rendez-vous général est fixé le dimanche 4 août, à 8 heures du matin, à la gare Montparnasse. — Premier départ à 8 h. 31. — Retour à Paris, soit par le train de 6 h. (arrivée à 7 h. 16), soit par le train de 9 h. 51 (arrivée à 11 h. 1). — L'horaire est combiné de façon à permettre de trouver les moyens de transport tant pour le départ que pour le retour.

La surprise de la fête résidera dans l'organisation d'un meeting colossal. Quatre estrades seront dressées, sur lesquelles, traitant un sujet unique : Contre toutes les répressions, se feront entendre : au nom de la C. G. T., Yveteau ; de l'Union des Syndicats, Delpech ; du Comité de Défense sociale, Thuillier et Ingweiler ; de la Fédération communiste anarchiste, Mournaud et Boudet ; des détenus récemment libérés, Blanchard et Broutchoux ; de la Bataille Syndicaliste, Jouhaux ; de Libertaire, Pierre Martin et Jean Bonafous ; des Temps Nouveaux, Pierrot ; de la Guerre Sociale, Delaisi ; au nom des femmes, enfin, Jeanne Marqués.

Pour les camarades de langue étrangère, une tribune sera spécialement réservée à l'usage d'un orateur russe, d'un orateur bulgare, de camarades italiens, allemands, anglais, espagnols.

Et ce sera l'occasion d'une manifestation qui, au cadre près, rappellera les grands jours de Trafalgar Square, à Londres.

Les cartes (2 fr. 50 pour les grandes personnes ; 1 fr. 50 pour les enfants), sont en vente jusqu'à samedi soir 6 h., dans les journaux d'avant-garde, et jusqu'à 10 h. du soir chez l'organisateur, G. Franssen, 12, rue Liencourt (14<sup>e</sup>). (Métro : Denfert-Rochereau).

Les retardataires auront la possibilité de trouver des cartes à la gare jusqu'à 8 heures et demi.

Pour « la Ruche »,  
Sébastien Faure

Voilà trois ans déjà qu'à époques fixes, le nom de Rousset revient comme un douloureux leitmotiv dans le grand concert des revendications sociales et des protestations de principe. Et à chaque fois on enfonce un peu plus profondément dans l'ignominie, à chaque fois le flot impur de la juridiction militaire soulève de plus répugnantes écumes. C'est la brutalité meurtrière qui couche Aernout dans son tombeau de sable, c'est la sourde coalition des chefs qui étouffe le cri de révolte de celui qui ne peut plus se taire, c'est la condamnation inique qui tente de le murer à jamais dans le bagne lointain et dans le grand silence, c'est l'immonde accusation qui le disqualifie, c'est la rageuse obstination qui n'hésite pas à perpétrer un crime pour le perdre à jamais, c'est l'instruction monstrueuse qui prend les témoins à la gorge pour leur faire prononcer les mots irrémédiables. La boue monte lentement autour de l'innocent et elle l'ensevelira demain si la masse de ceux qui souffrent continue à exhiler sa plainte offensive sans se décider jamais à oser le geste réparateur.

Trois ans déjà ! Et les articles succèdent aux articles, et les meetings se multiplient, et les grands mots de Vérité, de Justice claquent dans le vide au-dessus des enthousiasmes impuissants et... dans la froide obscurité de sa cellule, Rousset attend toujours que l'heure sonne où il lui sera donné de revoir la lumière. On s'est habitué à clamer son nom comme celui d'un être cher, à la physionomie très vague, très lointaine, d'un frère douloureux éternellement voué au supplice de la grande nuit. Certes, on n'accepte pas la situation telle qu'elle est faite, on ne ménage pas les protestations, mais on ne fait rien ou on fait trop peu pour atteindre un but dont on semble même ne plus espérer la réalisation. Il semble qu'une torpeur anesthésique ait enveloppé l'âme des foules, que la misère déprimante ait cristallisé la révolte qui s'affirmait jadis en sursauts héroïques.

On a trop répété peut-être que Rousset était un symbole et le peuple pense aujourd'hui qu'il n'est plus en effet qu'un symbole. Et il lutte instinctivement pour Rousset, symbole de vérité, sans songer que celui qui espère, que celui qui croit, que celui qui attend, est aussi un être de chair, en lequel tous les jours qui passent s'impriment comme de nouvelles meurtrissures.

L'armée, elle, qui enserrait le martyr

dans ses griffes puissantes, ne se contente pas de se défendre : elle attaque. Le regard fixé sur les masses qui la surveillent, elle met à profit toutes les minutes d'inattention, tous les instants de lassitude, pour étendre plus fortement sa proie et un jour viendra, si nous n'y prenons pas garde où le vautour militariste, triomphant, ne nous abandonnera plus qu'un cadavre.

Il est temps de se ressaisir. Assez de cette naïveté qui consiste à croire que les hommes de gouvernement peuvent être capables d'un acte de justice ou de générosité. Assez de cette attitude grotesque qui consiste à accumuler toutes les malédictions sur la tête des Sabatier ou des Pan-Lacroix. Ils ne sont, ceux-là, que de la poussière de crime, que des instruments de vengeance ; ils ne sont que les bras qui agissent. Les vrais responsables, les seuls criminels, sont plus près de nous ; ils nous touchent, nous pouvons les atteindre demain si cela nous plaît. Ils s'appellent Millerand, Briand, Poincaré ; ils sont députés, ministres, préfets de police. Et ceux-là, nous pouvons les prendre comme otage. Disons-leur que s'il arrivait malheur à Rousset avant qu'il nous soit rendu, disons-leur que si la douloureuse comédie devait se prolonger, c'est à eux que nous nous en prendrions. Oh ! qu'ils sachent bien que nous ne les menaçons pas d'une révolution problématique dont ils se soucient peu, ayant en main, dans l'état actuel des choses, les armes nécessaires pour briser notre élan. Notre action sera plus concentrée s'il est nécessaire. Qu'ils sachent bien, les grands criminels qui s'abritent sous les toits publics, qu'il y a parmi nous des hommes qui peuvent jouer leur existence parce qu'ils sont allés jusqu'aux sources profondes de la vie, que ces hommes-là les rendent responsables des nouveaux crimes projetés, et qu'ils payeront directement ces forfaits s'il leur arrive de ne pas tenir compte de nos clameurs.

Jean Bonafous.

Le meeting organisé hier soir par le Comité de défense sociale a obtenu un succès complet. L'immense salle Wagram était trop petite pour contenir les milliers de travailleurs venus affirmer leur solidarité. C'est au milieu d'un enthousiasme indescriptible que les orateurs ont stigmatisé les agissements immondes du gouvernement et de l'armée.

Nos Maîtres tiendront-ils compte de cet avertissement ?

### DES CHIFFRES

Le nombre des engagements volontaires dans la marine a été, en 1911, de 4.780, soit environ 500 de plus que l'année précédente.

Malgré cet excédent, le ministre de la marine a dû, pour maintenir les effectifs au complet, prélever 2.210 jeunes gens dans l'armée de terre, alors qu'avant 1906 les inscrits maritimes et les engagés volontaires étaient suffisants.

La situation sera moins brillante encore en 1913.

Déjà, pour les sept premiers mois de 1912, il y a une moins-value de 800 engagements par rapport aux mois correspondants de l'année dernière. La cause en est, disent les bureaux de la marine, à ce que M. Delcassé a décidé, dans le but de dresser plus rapidement les futurs défenseurs du capital et de la patrie, de ne plus accepter d'engagements que pendant deux périodes de l'année : l'hiver et l'été.

Malheureusement pour lui et ses patrons, son calcul est faux et ses bureaux reconnaissent que si des jeunes gens de dix-huit ans viennent contracter un engagement dans l'armée, ce n'est pas par amour du drapeau, mais simplement par manque de travail, et que si on ne leur laisse le temps d'en trouver, si on ne les incorpore pas immédiatement, ils ne marchent plus... à moins que ce ne soit, comme nous le disait

récemment un envoyé spécial au Maroc, que dans le but de piller et incendier les demeures des malheureux Marocains assez audacieux pour défendre leur liberté jusqu'à la mort.

Décidément, le patriotisme a fichu le camp pour se réfugier au Maroc.

TES PERE ET MERE HONORERAS

Le 27 avril dernier, une jeune femme, Mlle Emilienne Elut, accouchait d'un enfant du sexe masculin.

Elle a raconté ces jours-ci que pendant toute la durée de sa grossesse ses parents lui firent endurer un véritable martyre.

Ils la rouaient de coups presque quotidiennement, la terrorisaient en la menaçant d'armes à feu, la jetaient du bas d'un escalier et l'obligeaient à se livrer, sur des cordes installées pour la circonstance, à des exercices que son état rendait dangereux. Elle ajoute que, quand son enfant vint au monde, le père Elut déclara devant elle : « Il faut que ce chameau-là crève ! »

Et, depuis ce jour, elle n'a jamais revu son enfant.

PLUTOT LA MORT !

Les gendarmes avaient amené à la prison militaire un nommé Jean Vinet, âgé de quarante et un ans, originaire de Cambrai, déserteur depuis 1891. Mais une demi-heure après son arrivée, un gardien l'a trouvé pendu dans sa cellule, à l'aide de sa ceinture.



DEUX BUDGETS

On a constaté que sur les 235.637 hommes composant le contingent territorial de 1911, il se trouvait 13.526 conscrits ne sachant ni lire ni écrire. Ce qui porte la moyenne des soldats illettrés à 5,65 p. 100 au lieu de 2,79 p. 100 qui existait antérieurement, c'est-à-dire plus du double.

Mais, l'année prochaine, le budget de la guerre, qui était de 938.461.740 fr. en 1911, sera porté à 996.134.264 francs, en augmentation, par conséquent, de 57.972.524 francs sur l'année dernière.

Mais le ministère de l'instruction publique, autrement utile, lui, devra se contenter de 304.606.909 francs.

Malgré ces chiffres, les journaux bourgeois continueront de dire que le gouvernement de la République répand partout l'instruction laïque et obligatoire... et le pain diminuera...

Soldat français, qui maintenant vas partir mesurer la distance des longues routes poudreuses brûlées de soleil, afin de calculer plus sûrement le meurtre de tes frères, qu'attends-tu pour dire à tes vigiliants gardiens : « Je ne veux pas faire le simulacre du crime que vous rêvez. »

Qu'attends-tu ?

Ne sais-tu pas que de la Russie orientale tes frères en servitude officielle, les soldats russes du camp de Troitska ont devancé par leur geste de révolte ?

Peut-être même ignores-tu ton frère russe. On t'a dit : « Sois fier, toi, tu es soldat de France ». Alors on t'a habillé d'une livrée grotesque, on t'a farci la tête d'un nombre incalculable d'inepties réglementaires et on t'a dit « exerce-toi » consciencieusement au métier de tueur d'hommes. »

Tu ne savais rien d'autre et tu t'es plié à la stupide et avilissante servitude militaire. Volontiers, tu aurais presque remercié celui qui ne fait que t'humilier pensant que peut-être il avait le droit de te frapper, mais qu'il n'en usait pas, par bonté pour toi.

Soldat français, tu es né dans un pays qui porte écrit sur tous ses monuments cette ironique devise : Liberté, Egalité, Fraternité. Mais songe bien que ton frère russe qui vient de te donner l'exemple vit au pays des tzars rouges.

Cependant, lui qui a appris à honorer le tsar, dieu et homme, a entendu la voix des camarades qui sont venus jusqu'à lui pour le délivrer de l'avilissante servitude.

Il ne connaissait sûrement rien de la vie de ceux qui l'entourent, peut-être même ne parlait-il que la langue de son village, et ne savait-il pas écrire son nom. Que lui importait, il ne voulait pas être un instrument dans les mains d'un maniaque assoiffé de tuerie qu'il n'ose encore réaliser : il voulait et veut être lui-même.

Eloigné de son pays, il voulait reprendre sa vie simple, il ne lui suffisait plus de faire le pantin à heures fixes.

Alors pendant que les bergers dormaient, ton frère russe, autrefois mou-ton imbécile, s'est réveillé. C'était la nuit. Il a appelé ceux qui, semblables à lui, ne pouvaient plus supporter la brutale tyrannie. Il a lancé dans le vaste espace le cri des révolutionnaires de 1905.

Vers lui sont venus ceux qui se sont

toujours laissés tondre sans même pousser un faible bêlement.

Tous ont alors senti que c'en était assez des loups, buveurs de sang et des chiens serviles. Et ils ont dit : tuons-les sans pitié afin que leur sang que boira la terre noire fasse germer la moisson des révoltes de demain.

A cette heure, tes frères russes sont morts ou vont mourir. Un jour très prochain les verra, cadavres rigides, se balancer lamentablement sous le soleil qui les dorera de son auréole glorieuse...

Et toi, tu vas partir...

Pourtant tu n'as pas sur toi le même poids de misères. Ta chaîne est moins lourde, le ciel de ton âme n'est pas si obscur...

Eux, ils étaient dans les ténèbres profondes. Leurs yeux ont eu soif de la lumière. C'est pourquoi ils vont mourir.

Un demi-jour blanchâtre t'éclaire. Tu sais qu'il est des libertés ; tu as entendu dire que les peuples sont frères et que les maîtres sont des bourreaux. Qu'attends-tu pour être ton maître ?

A celui qui te dira quitte l'espoir d'un foyer pour t'exercer à défendre le mien en cas de danger, réponds fièrement : « ma peau vaut la tienne, je n'ai nulle envie de me la faire trouer pour toi... Puisque tu n'es pas assez fort pour te défendre toi-même, crève... c'en est assez des lâches... »

Alors, ils t'ordonneront de partir pour tuer et te menaceront de mort. N'imites pas l'homme des évangiles. Si ton bourreau te menace, tue-le comme un chien enragé. Tu mourras, peut-être après, mais tu auras délivré tes frères.

Que rien n'entrave le libre essor de ta vie... Soldat, tu es jeune, toutes les possibilités sont en toi, autour de toi. Pourquoi irais-tu les abdiquer au profit de vieillards stupides et inexistantes comme le berger de ton pays, digne frère du tsar rouge. Pourquoi ? Les potentats républicains et les tyrans slaves doivent mourir, qu'attends-tu qu'ils aient bu ton sang goutte à goutte pour te donner une illusion de vie.

Ils t'ont dit : donne-nous ta vie ; toi, prends la leur et celle de leurs laquais... Surtout n'aie pas peur. Ton action n'est pas un meurtre, si tu détruis la vie stagnante, c'est pour la vie libre, la vraie vie.

Yvan.

## POSSIBILITÉ DE L'ANARCHIE

Il est possible à un homme intelligent et cultivé de croire que l'idéal anarchiste est irréalisable, mais il nous paraît impossible qu'il le déclare mauvais.

Pour dire que le système de l'organisation sociale anarchiste est mauvais, il faut le méconnaître et avoir une conception erronée de la justice.

Il ne peut y avoir de justice là où il y a exploitation entre les hommes. La justice ne peut exister là où il y a des privilèges et des déshérités. Ceci est indiscutable.

Que la société actuelle soit injuste en ses diverses manifestations, personne ne peut le contester. Dans son sein, l'homme est doublement esclave : esclave de l'Etat, esclave du capitalisme. L'homme est né pour être libre, libre il doit l'être, libre il sera. Et quel autre système social que l'anarchisme lui garantit toutes ses libertés ? Aucun. Seuls les libertaires repous-

sent toute idée d'autorité. Par conséquent, ce n'est que dans une société anarchiste que l'homme disposera de toute sa liberté.

Dans notre proposition, nous ne voulons parler ni de ceux qui vivent de cette société sont enclins à la trouver bonne, ni de ceux qui s'y complaisant supposent que dans une société organisée autrement, on courrait le risque de mourir d'ennui, mais de ceux qui tout en reconnaissant le bien fondé des théories libertaires les déclarent pratiquement irréalisables.

Il ne coûte guère aux hommes de bonne foi de reconnaître les beautés de notre idéal mais, en peu de cas, on le reconnaît réalisable. Le plus que l'on concède, c'est qu'il se réalisera après de nombreuses évolutions de l'humanité et il paraît étrange que l'on aille au-devant.

Le principe d'autorité est si profondément ancré, si forte est la croyance que sans



autorité, sans état la société ne pourrait fonctionner régulièrement qu'il faut faire des efforts inouïs pour inculquer l'idée contraire à la masse, pour démontrer que la société ne sera jamais harmonieuse tant qu'elle n'aura pas pour base le principe de liberté.

Maintenant, la liberté étant le fondement de l'anarchisme, est-il naturel que le progrès de l'anarchisme soit aussi lent ? L'évolution progressive s'effectue avec une lenteur désespérante. Pour ce qui est de l'anarchisme, il s'étend bien peu parmi nos contemporains, sans doute, en vertu de la « loi d'accélération », il progresse chaque jour avec une plus grande rapidité, de plus, on ne peut mettre une limite au progrès. Nous ne pouvons non plus imaginer à quel degré de perfectionnement peuvent atteindre l'homme et la société, mais on ne peut nier que pour peu qu'il progresse, il fera disparaître de la société tout vestige de tyrannie et d'exploitation.

Et ceci nous garantit la réalisation de l'anarchie dans un délai plus ou moins éloigné, mais qui n'est pas si lointain que le supposent les profiteurs de la société actuelle, ni si proche que nous le voudrions, nous qui rêvons d'autre désir que le plus grand bonheur de l'humanité.

\*\*\*

Comment, il serait possible de vivre dans cette société, malgré les guerres, les crimes, la misère, la prostitution et mille autres calamités plus fortes, et il serait impossible de vivre dans une société mieux organisée, libre, juste, équitable où personne ne manquera plus du nécessaire et où tous jouiront du bien suprême de la liberté. Comment, la masse qui vit actuellement dans la misère, qui se laisse odieusement exploiter et bafouer par les détenteurs de la propriété, qui supporte sans protester une existence misérable, ne se prêterait pas à vivre dans une société libertaire où la vie serait plus facile et ne demandant qu'un moindre effort ? Nous ne pouvons la croire aussi inconsciente.

Non seulement il est possible de vivre en anarchie, mais il est difficile de véritablement vivre autrement.

La majorité est passive, sa force est négative. Elle ne représente rien dans les luttes sociales, elle y prend part sans jamais se préoccuper de savoir si ce à quoi elle collabore est bon ou mauvais. C'est un zéro à la gauche d'un nombre.

Les forces positives résident dans les minorités agissantes. Dans la société, les minorités, seules, sont agissantes. Ce sont elles qui interviennent dans les affaires de chaque pays, qui font et défont les lois qui tyrannisent et exploitent la masse veule, pauvre de volonté et de talent. Les hommes énergiques ne se laissent pas soumettre aussi facilement.

Donc, les causes étant telles, il résulte évidemment que, au contraire de ce que croient beaucoup de gens, il n'est pas nécessaire de convaincre la majorité des beautés de l'anarchie pour que celle-ci puisse s'implanter.

Il suffirait qu'il y ait une minorité d'anarchistes actifs dont la force soit égale ou quelque peu supérieure à la minorité qui défend la société actuelle pour que le régime capitaliste disparaisse et que s'organise une nouvelle société basée sur les principes libertaires.

En conséquence, que faut-il pour que l'anarchie soit possible ?

Rien d'autre que la création de la susdite minorité pour que l'anarchisme possède la force nécessaire pour s'imposer. Nous savons donc ce qui nous reste à faire.

Le problème reste posé dans les termes suivants : Arriverons-nous à posséder cette force ? Formerons-nous cette minorité ? Naturellement, nous nous répondons qu'il y a chaque jour davantage d'anarchistes. La question sera donc résolue par le temps et la propagande.

Tandis que l'anarchisme acquerra force et puissance, la majorité aussi évoluera, s'instruira, désirera s'émanciper. Elle voudra être toujours plus libre, elle voudra disposer de plus en plus de bien-être et, par conséquent, elle sera plus apte à vivre en anarchie.

\*\*\*

La société évolue vers l'anarchie. Le respect de l'autorité s'affaiblira de plus en plus dans les esprits. Ses manifestations seront de moins en moins efficaces, de moins en moins tyranniques parce que le peuple est de jour en jour plus avide de liberté et finira par ne plus les tolérer.

Il en sera avec la propriété privée de même qu'avec l'autorité. Déjà, on ne considère plus la propriété individuelle comme étant sacrée, intangible. Pour le travailleur, la propriété privée est un vol parce qu'il sait qu'elle est le produit de son travail dont les fruits lui ont été ravis.

Pour que les travailleurs de tous les pays s'unissent en une même lutte.

Les guerres, les inventions scientifiques, les grands progrès de l'industrie, l'intensification de la culture, la multiplication des grèves, l'augmentation incessante de l'armée des sans-travail, tout concourt à ce qu'il soit matériellement impossible de conserver longtemps la forme actuelle de la société.

Tout meurt. Rien ne peut échapper à cette inexorable loi. La civilisation chrétienne est dans son déclin et la société bourgeoise près de sa fin.

Il est scientifiquement et matériellement impossible que le régime social actuel subsiste encore longtemps. La transformation doit se réaliser promptement.

Les nécessités matérielles augmentent et ne peuvent être satisfaites avec le système actuel de production et de consommation — encore moins les besoins intellectuels. L'activité humaine ne peut se développer si on ne transforme la société. Le progrès se trouve paralysé par le manque d'espace. L'évolution est arrivée à son point extrême : la réorganisation de la société s'impose.

L'édifice social se désagrège et menace de s'écrouler. La bourgeoisie peut encore l'étayer pour retarder la catastrophe de

quelques années, l'écroulement se produira quand même, inévitablement.

Les anarchistes ne doivent pas se contenter d'opposer un système perfectionné au système actuel, ils doivent aussi attaquer la société dans ses bases pour hâter sa ruine totale, pour activer sa déchéance finale.

L'anarchie est en même temps destructive et constructive.

On ne peut en dire autant des autres partis. En général, ceux qui s'intitulent progressistes, ceux qui aiment la liberté et la justice, n'espèrent voir se réaliser leurs conceptions que dans une société qui serait encore autoritaire et capitaliste : ils courent de bonne foi, mais il est évident qu'ils sont dans l'erreur. D'autres aussi sont des contempteurs de la société actuelle, mais ils ne savent comment la transformer, par quoi la remplacer : ils savent bien que tout est mauvais dans la société, mais ils ne peuvent trouver le remède propre.

Ce qui est indéniable, c'est que le réconfortement est général et qu'une révolution est inévitable.

Et la révolution se fera sans que la majorité de ceux qui la feront se rendent bien compte de ce que sera le lendemain de leur triomphe, sans savoir si l'on instaurera une république collectiviste ou si le communisme anarchiste s'implantera.

Nous ne savons ce qui se produira, mais nous sommes convaincus que tant que l'on en arrivera pas à l'anarchie, ceux qui aiment passionnément la justice et la liberté ne verront pas se réaliser complètement leurs désirs.

Et lorsqu'on est convaincu de l'impossibilité de mettre en pratique les idées de liberté et de justice ailleurs qu'au sein de l'anarchie, on est amené à reconnaître la possibilité ou alors il faut abandonner tout espoir de voir un jour l'humanité libre et heureuse.

Et ce dernier point ne peut ni s'envisager ni se réaliser.

José Chueca.

## LES RESIGNÉS

BILLANCOURT. — On a retiré de la Seine le cadavre d'un homme âgé d'une cinquantaine d'années vêtu d'une cote et d'un bourgeois bleus.

Se trouvant dans la misère, Guillaume Grall, âgé de 39 ans, serrurier, demeurant 6, passage du Génie, s'est jeté dans le canal Saint-Martin. Des marins l'ont repêché et transporté à l'hôpital Saint-Antoine.

Des marins ont repêché au quai de Passy, le cadavre d'un homme âgé de 60 ans environ, misérablement vêtu. Le corps paraît avoir séjourné très longtemps dans l'eau.

NANTERRE. — On a retiré de la Seine un cadavre dans un état de décomposition avancée, celui d'une femme de 50 ans environ.

Dans les poches, on trouva des papiers au nom de Germaine Forestier, demeurant à Paris, rue Guersant. Dans une lettre, la désespérée disait se tuer à la suite de pertes d'argent au jeu.

C'est une bonne cliente perdue pour l'Etat, mais il lui en reste d'autres, car l'impôt sur les casinos, cercles des villes d'eaux et jeux de cartes qui avait produit 13.914.938 francs en 1907 a donné l'année dernière 48.025.564 francs, et en vingt ans, prolos et rastas ont mis au Pari Mutuel la somme de 5.184 millions 41.280 francs, sur lesquels les divers ministères qui se sont succédé ont prélevé 8 o/o pour les œuvres de bienfaisance... à leurs amis.

On le voit, les suicides causés par la misère sont encore nombreux cette semaine, et nous ne publions que ceux avoués, ne relevant pas ceux dont on dit ignorer la cause. Et pendant la même période on nous présente la douloureuse, se montant à plus de 50.000 francs, des diners offerts aux rois de Danemark et de Norvège.

Rien que pour les verres d'eau, on compte 108 fr. 30 !

Ils ont passé huit jours à Paris et il faut payer la location et le blanchissage de 2.500 serviettes ! de 144 draps ! Combien de fois en changeaient-ils par nuit !

Et pendant que des ouvriers crevaient de misère et tombaient d'inanition, les héritiers du baron de Rothschild payaient quatorze millions de droits de succession au fisc.

Les gens qui se suicident par dénuement se rendent justice à eux-mêmes. Ils ne sont pas dignes de vivre.

Se laisser manquer de tout pendant que des riches de la finance et de la politique étaient un luxe provocant ? Allons donc ! En prison, on mange.

## Anniversaire d'un Crime

Il ne faut jamais oublier les défaites que nous avons subies, les victimes qui sont tombées dans la bataille et les férociétés de l'ennemi.

Il y a quatre ans, le 30 juillet 1908, le sang coulait à Draveil-Vigneux et à Villeneuve-St-Georges. Des cadavres étaient ramassés, des blessés étaient relevés, des prisonniers étaient faits. C'était une crâne (?) victoire remportée par les gens de l'ordre sur un peuple de travailleurs sans armes. La bourgeoisie, par l'intermédiaire de son défenseur l'Etat, faisait répandre le sang du peuple assassiné par des gendarmes et même par ses propres enfants, les soldats.

Aussi, nos camarades terrassiers, pour perpétuer la mémoire des victimes et conserver le souvenir du crime, donnent-ils un grand meeting à Villeneuve-St-Georges, sous la présidence du camarade Julien, le dimanche 4 août, à 9 heures du matin, salle Henri, au pont de Fer.

Qu'on se le dise et qu'on y aille nombreux.

Un camarade gêné voudrait vendre « Mon Professeur » à l'état de neuf. Ecrire à Bougamon, poste restante à Denain.

# La Révolution Mexicaine

## Poignée de faits

Le curé de Santiago, Ixcuintha, était parti en excursion avec les enfants des écoles. Les troupes fédérales, en apercevant ce groupe, tirèrent dessus sans s'apercevoir qu'il n'était composé que d'enfants. Par crainte de représailles, on ne dit pas le nombre des morts, et si on critique la conduite des troupes fédérales, ce n'est qu'à voix basse.

La garnison révolutionnaire de Madero, qui jusqu'alors était composée de 200 hommes, va être renforcée. Toutes les bandes de révolutionnaires qui opèrent au large du chemin de fer du nord-Est ont reçu l'ordre de se replier sur Madero pour s'opposer à l'avant-garde des fédéraux qui sont annoncés venant par la Sonora. On a aussi envoyé des révolutionnaires à Buñillos.

Sur l'ordre de Madero, le sbire Rivero a été arrêté pour faute de discipline ayant amené la déroute des troupes qu'il commandait.

On confirme la déroute du sbire Reynaldo Diaz qui, pour un peu, eût subi le même sort que Salas.

Le sbire Blanquet se ressent toujours de la blessure qu'il a reçue au combat de Rellano. On dit que, depuis ce jour, il reste dans un chariot pour dicter les ordres militaires.

Le rebelle Fernandez, parti avec 1.500 hommes sur le chemin de La Cruz, s'approcha audacieusement des forces fédérales sur lesquelles il ouvrit le feu à 9 heures du matin. Le combat dura une heure au bout de laquelle les fédéraux obligèrent les rebelles à battre en retraite. Chéché, Campos et Tiernaz partirent immédiatement avec 800 hommes pour protéger Fernandez. On espère que le combat reprendra à Santa-Rosa-Lia.

## ARGUMENTS SOCIALISTES

Les socialistes parlementaires que les remuements et les fautes de leurs élus ne rebutent pas, avaient organisé samedi soir, rue de Bolivar, une réunion de protestation contre la loi infâme. Quelques camarades de la F. C. A. s'y trouveront, parmi lesquels notre ami Lecoin qui crut bon de rappeler et de prouver que le parlementarisme des unités ne valait pas mieux que celui des autres. Quatre socialistes lui répondirent.

Le premier, jeune aspirant à la timbale et bavard à gestes, n'attrapera certainement pas une méningite pour sa réponse qui peut se résumer ainsi :

« Les anarchistes travaillent pour les réactionnaires. »

Le deuxième, aspirant plus sérieux à la timbale, fit plus d'effort : « Les anarchistes ! ce sont des dangereux, des fous, des Métyers, des mouchards ! »

Et lui ! voilà les arguments de Lecoin démolis par l'avocat Dugos de la Haile.

Le troisième, vieil aspirant, conclut pour changer : « Les anarchistes, je les connais, ce sont des imbéciles ou des mouchards. »

A noter que cet imbécile, dont je tais le nom pour ne pas faire sourire les anarchistes de sa famille, fut d'abord socialiste parlementaire, puis mena la campagne antiparlementaire avec nous en 1910, et revint enfin au bercail unifié mettre son intelligence au service du socialisme électoral.

Le quatrième, aspirant à la dive bouteille, vint enfin exhiler les vapeurs de ses indignations :

« Les anarchistes, eh ! les connais aussi moi (un hoquet), c'est des espionneurs, des gens qui vous mettent sur la paille, (encore un hoquet) puisque j'y vous dis « eh ! les connais, na ! (rehoquet) j'en ai pas d'entraîlles, i' vous donn'raient pas seulement à manger et à boi... à... re, (ici) « il se retourne vers la table, mais n'y voit qu'un verre d'eau et fait la grimace. Les « anarchistes, c'est tous des crapules, quand c'est pas des mouchards, alors « maintenant, vous les connaissez, hein ! »

Et la réunion fut terminée sur ces dernières dégueulasseries, non sans que des protestations se soient élevées de notre part, ce qui était très naturel.

Et l'on vintra nous parler du désarmement des haïnes ! d'une collaboration loyale avec les social-parlementaires ! Car ce n'est pas dans un endroit que ces communistes de comités socialistes se servent de telles ordures contre nous, c'est partout. C'est partout qu'ils n'opposent que des injures à nos arguments.

Nous aurions pu, malgré notre petit nombre (une dizaine) saboter la réunion dès la première injure, même au risque de nous faire écharper, mais nous ne nous attendions pas à tant de vilénies et nous fîmes plutôt stupéfaits.

Pourtant il est nécessaire de faire cesser ces pratiques à notre égard, et le meilleur moyen, à mon humble avis, sera de nous entendre à la F. C. A. pour qu'à la première saleté débitée contre nous, nous exigeons la rétractation, ou sinon nous sabotons la réunion.

Camarades ! qu'en dites-vous ?

L. Bellin.

Un télégramme de la Presse Associée dit qu'une quarantaine de révolutionnaires furent mis en déroute par les sbires du général Blanquet.

A huit kilomètres de La Piedad, un parti de révolutionnaires a eu une rencontre avec les ruraux qui commandait Salvador Gutiérrez et Ribben Villanueva. Les ruraux rentrèrent dans cette ville au milieu de la nuit. De nombreuses bandes de révolutionnaires entourent les populations voisines de l'Etat de Guanajuato. Avant la nuit ils seront sur l'hacienda de Buenavista, propriété de petits bourgeois.

Dans le défilé de Ocotillo, il y eut une rencontre entre les troupes fédérales et les révolutionnaires, au nombre de 400. Comme il est de rigueur pour les télégrammes visés par la censure, on dit que ce sont les fédéraux qui ont triomphé.

Le révolutionnaire Carrasco, second de Pedro Leon est traqué. On croit que sa capture sera la fin de la révolution en Oaxaca.

On vient de procéder dans tout le Mexique au renouvellement des sénateurs et députés. Madero a dû voir que les populations ouvrières n'avaient aucun enthousiasme pour le suffrage universel et ne mordaient pas à l'hameçon, car 70 p. 100 des électeurs inscrits sont restés chez eux. Il n'y a donc que les bourgeois et les fonctionnaires qui ont voté. Aussi une forte majorité est-elle acquise au gouvernement. Majorité bien illusoire puisqu'il suffirait aux non-votants de s'opposer à l'application des lois faites dans ces conditions pour les faire rester lettres mortes.

## ENFIN !

Nous avons appris avec un demi-plaisir la mise en liberté d'une partie des détenus politiques. Nous disons demi-plaisir parce qu'il reste des hommes derrière les geôles : nous y avons encore nos ex-gérants Jacquemin et Dudrague, et d'autres encore aussi dignes d'intérêt. Mais si notre plaisir n'est pas complet, nous n'en avons pas moins éprouvé une satisfaction de soulagement, en apprenant que le moderne Silvio Pellico était enfin libre.

Hervé emprisonné nous gênait : nous n'étions pas à notre aise pour nous expliquer et exprimer les impressions qu'avaient provoquées en nous les sautes de vent de sa girouette politique et le chant discordant de ses palinodies.

Entrons en matière. Quand la Guerre Sociale fut lancée, je ne donnais pas dès le début toute ma confiance à un journal qui n'avait pour tout programme que l'agitation démagogique à jet continu et l'entretien, dans les esprits, d'une effervescence permanente. Nulle part, on ne voyait dans ses colonnes de propagande éducative en vue d'augmenter le discernement des travailleurs et de développer en eux, à côté de l'esprit de révolte, une connaissance plus étendue de leurs droits et de leur place dans la société.

Le journal venait justement à un moment où les éléments d'avant-garde, les militants anarchistes révolutionnaires traversaient une crise douloureuse. Les théories individualistes, mal exposées et mal comprises, créèrent une mentalité déplorable parmi les jeunes révolutionnaires et jetèrent dans leurs conceptions une espèce de doute, de scepticisme démoralisateur. Les communistes, de leur côté, s'enfermaient dans leur dogmatisme et avaient tout l'air de somnoler. Quand il aurait fallu continuellement rester en contact avec les travailleurs, soit dans les syndicats ou autre forme de groupements, les individualistes méprisaient le peuple, et les communistes lui étaient indifférents. Les premiers faisaient des articles dans leur journal pour combattre la propagande révolutionnaire au nom du sacro-saint, moi ; les seconds étouffaient les élans de révolte sous des monographies bien pensées, bien écrites mais absolument incompréhensibles du bonhomme populo. Il faut le reconnaître :

on traversait une période d'énervement maladif. Et c'est juste dans ce moment-là que parut la G. S.

Bien que la déclaration de principes du premier numéro de ce journal laissait entendre qu'on restait attaché au Parti Unifié, on faisait en même temps pressentir qu'on appuierait davantage à gauche, qu'on ne stagnerait pas dans le borborygme parlementaire, qu'on serait plus vivant d'allure, plus batailleur de fait et moins discipliné légal. Et, en effet, on se saisit de toutes les occasions qui se présentaient pour faire de l'agitation révolutionnaire, ou plutôt de l'agitation démagogique. On provoquait même ces situations où l'esprit insurrectionnel se manifestait quelque peu. C'est cette tactique plus tapageuse que profitable qui attira l'attention de pas mal d'anarchistes. Ces derniers crurent que la besogne faite par la G. S., sans être une propagande franchement anarchiste, n'en préparait pas moins les esprits pour lutter contre les institutions bourgeoises. Si ces révolutionnaires n'exposaient pas un corps de doctrines permettant de les classer dans le même ordre que les négateurs de toute autorité, ils n'en étaient pas moins des agitateurs qui taquinaient le pouvoir et habitaient les foules à remuer contre les forces défensives des privilégiés.

Puis, chose qui exerça une forte attraction sur les militants des idées anarchistes, ce fut cette négation aussi brutale que bruyante que l'on fit de la Patrie et le drapeau dans le fumier. On ne s'arrêta pas là : on marcha résolument à l'action directe la plus caractérisée. On prit des allures révolutionnaires et on ne répugna en rien aux actes de violence contre les défenseurs de l'ordre.

Quand on eut poussé à l'extrême la tactique démagogique, crac ! on s'arrêta, on changea d'attitude, on modifia son langage. On pensait avoir suffisamment attaché à son char impuissamment compromis les libertaires, pour qu'ils ne pussent se ressaisir et prendre position en face de la trahison. On démasqua ses batteries. On s'était dit antipatriote, on ergota pour démontrer qu'on avait mal compris. On avait conspué l'armée, quelque peu éclaboussé ses cadres : on reconnut qu'on s'était mépris, qu'il y avait quelque chose à faire à la caserne et qu'il se trouvait aussi de bons officiers. Ce qu'on avait vomi contre les brutes policières ? féroces pour le peuple manifestant paisiblement, et assommant sans pitié femmes et enfants. On admit qu'il y avait de bons policiers et que notre frère le flic, comme notre frère le gniaf n'était pas à mépriser.

Enfin, on caractérisa sa tendance étaticiste, avec toutes les conséquences qu'elle comporte. On s'affirma partisan du monarque de l'enseignement, on se retourna contre la C. G. T., dans la défense de la loi sur les retraites mystificatrices et l'on organisa par avance une sûreté révolutionnaire, une police occulte appuyée d'une police ostensible dans la création d'une jeune garde.

Et tout cela assaisonné d'un bluff formidable, même cynique, on pourrait presque dire criminel, si on allait au fond de certaines affaires. Pour nous résumer, on agit comme des félons mettant en jeu toutes les puissances de mal, songe pour tromper et dévier ceux qui avaient cru suivre le chemin menant à l'émancipation sociale.

Ils en firent trop : ils se révélèrent par fanfaronnade, ils se trahirent par maladresse.

Aujourd'hui, le charme est rompu, les yeux sont décollés, les oreilles entendent et les mains touchent. Les anarchistes ont repris leurs sens, ont compris la duperie dont ils étaient victimes et la déviation dans laquelle on les entraîna. La C. G. T. aussi s'est refusée à suivre le sillage du vaisseau fantôme de la rue Saint-Joseph. Elle s'est renfermée dans une attitude spectative en face des virevoltes de ce trois-mâts de la marine marchande, chargé de pacotille facile à écouler. Le navire commercial et politique va poursuivre sa route en bon caboteur qu'il est, déchargeant ses marchandises dans un port et ses politiciens dans l'autre.

Nous, anarchistes, poursuivons la vieille route qui mène à la révolution sociale, à l'émancipation des opprimés.

A. Arnal.



## Aboiements et Coups de Crocs

Enfin libres !

Libres sont les heureux prisonniers qu'on a bien voulu gracier. C'est vraiment tant mieux car, serait-il mon plus mortel ennemi, je ne souhaiterais à personne d'être pensionnaire dans un des hôtels meublés de la R. F.

Jusqu'à Broutchou, ce veillard, qui bénéficie d'au moins 12 jours !

Je sais qu'on n'y est bien nulle part en prison, et qu'on y est mal partout.

La Santé et Clairvaux deux fois, Nantes et Corbeil une fois, sont les seules maisons où je reçus la plus étroite hospitalité. J'en suis donc fier en connaissance de cause. Je ne suis pas le seul, hélas !

Je ne crois pas qu'on soit mieux dans celles de Nancy, Charleville, Beauvais, Douai, etc., où sont quelques autres de nos amis. Je ne crois pas même qu'on soit bien à la Conciergerie réservée, semble-t-il, aux personnages de marque comme le duc d'Orléans ou Gustave Hervé : l'un qui veut étrangler la R. F., l'autre qui veut la sauver.

Aussi, je l'avoue, je n'ai jamais rien fait pour aller en prison, mais je ne n'ai jamais rien fait non plus et je ne ferai jamais rien pour n'y pas aller. D'ailleurs, c'est à la chance. Je me suis quelquefois demandé pourquoi j'y étais et d'autres pas ; et je me suis souvent demandé pourquoi d'autres y étaient et pas moi.

Tous les militants doivent être un peu dans mon cas.

Aussi, bien stupides sont les réflexions de certains bons camarades qui croient bien malin de dire qu'on fait exprès d'y aller et vous soupçonner d'être « très bien » avec les autorités lorsqu'on n'y est pas.

Ce cher camarade Niel avait même trouvé que j'y pouvais avoir intérêt d'aller en prison. Encore qui n'ira pas plus que d'autres n'y retourneront.

Non, ce n'est pas un plaisir d'aller en prison. C'est dur, très dur, quand on est fait comme tout le monde.

Je m'y suis toujours modestement considéré comme un pauvre oiseau en cage, ou comme un pitoyable chien à l'attache. Et quand la porte s'ouvrit, quand la chaîne cassa, je n'en ai point cherché les causes ; avec une fâcheuse, j'ai simplement repris ma liberté, sans dire ni merde, ni merci. J'avais autre chose à faire en sortant que des mots historiques. Je ne suis qu'un prisonnier vulgaire.

Aussi, les impressions personnelles du grand gars Marius Blanchard, un prolo, mont plus fait plaisir, en les lisant dans la B. S., que la manchette tapageuse de la G. S. Chacun son goût, n'est-ce pas ?

Quoi qu'il en soit. Grandjean, Delzant, Descamps et d'autres sont en exil. Dumoulin, Jacquemin, Roullier, Leroux, Vignaud, sont en prison. Ils n'avaient pourtant pas préféré la R. P. à la liberté.

Bouledogue.

## MAM'ZELLE CISAILLE DEMANDE L'AMNISTIE

Des pavés sur la voie

Le mécanicien d'un train de voyageurs allant de Paris à Montsoult-Maffers constata, au moment où son convoi arrivait près du pont Saint-Brice, à Groslay, qu'un énorme tas de pierres obstruait la voie. Il bloqua les freins, et la locomotive, dont le chasseur-pierre fut jordu, vint heurter l'obstacle à une allure très ralentie.

Six marins du cuirassé République qui, envoyés à bord de la Ville-d'Alger, des Messageries-Maritimes, pour remplacer les inscrits grévistes, ont saboté les machines et les chaudières du paquebot.

La Ville-d'Alger, de leur fait, est immobilisée pour deux mois environ.

Le matelot Landry, un des soupçonnés, aurait de plus outragé le lieutenant de vaisseau Gajac qui commandait le détachement.

## Un appel de l'« Entr'aide »

Caisse de solidarité aux prisonniers  
Camarades,

Une répression sans précédent sévit sur la classe ouvrière. Avec une brutalité inouïe, le gouvernement frappe les militants révolutionnaires. Tous les prétextes lui sont bons : grèves, manifestations, vie chère, sou du soldat ; un geste de révolte, un simple article un discours dans un meeting suffisent à déclencher la machine à condamner. Et si les vieilles lois scélérates de Dupuy ne suffisent plus, le renégat Millerand et les radicaux aveuglés en volent de nouvelles. Chaque jour, des camarades sont emprisonnés, laissant leurs femmes, leurs enfants dans le besoin.

Devant une telle réaction, il nous a semblé que l'initiative généreuse prise, il y a un an, par quelques camarades ne suffisait plus.

Il faut que la classe ouvrière tout entière vienne au secours de ceux qui tombent victimes de leur dévouement à l'émancipation de leurs frères.

Sans aucune pensée d'hostilité contre personne, sans autre désir que venir en aide aux victimes du pouvoir, un Comité s'est constitué pour créer une nouvelle caisse de solidarité qui, dans toute la France, recueillera les noms des condamnés politiques, lancera des listes de souscription, organisera des fêtes de solidarité, centralisera les fonds et les répartira entre les prisonniers.

Dans son Comité figurent des militants appartenant à tous les groupements révolutionnaires : syndicats, organisations et journaux. Elle ne veut être la chose ni d'un groupe particulier, ni d'un parti, afin que les camarades, secourus par elle, ne se croient pas liés par la reconnaissance envers d'autres qui ne partagent pas leurs idées ; ils garderont ainsi jusqu'à la mort de leur prison, la pleine liberté de leur attitude et de leur pensée.

Tous les camarades frappés pour leur action révolutionnaire, à quelque tendance qu'ils appartiennent, seront secourus par l'Entr'aide.

Toutes les souscriptions recueillies seront intégralement employées au secours des prisonniers et de leur famille. Les frais d'administration (circulaires, timbres, etc.) seront couverts par le produit des fêtes et les cotisations des membres du Comité.

Le secrétaire, H. Dret, recueillera les noms de tous les condamnés qui lui seront signalés par les organisations, tant à Paris qu'en province.

Les fonds seront encaissés par le trésorier, E. Lacourte.

Une commission de répartition, composée des camarades Banghard, Beylie, Maurice Girard, Albert Goldschild, Messager, Taugourdeau, Georges Yvelot, distribuera, après enquête, les secours aux prisonniers et à leurs familles.

Une commission de contrôle, composée des camarades Ardouin, L. Belin, Henry Combes, Francis Delaisi, Pierre Martin, M. Pierrot, Savoie, Thuillier, vérifiera les comptes et publiera, chaque mois, dans la presse révolutionnaire, le bilan des recettes et des dépenses.

Ainsi le plus large contrôle sera exercé par tout le monde sur la gestion de la caisse. Et l'Entr'aide sera vraiment la chose du prolétariat tout entier.

Des listes de souscription seront adressées incessamment à tous les syndicats, groupes d'études, coopératives, etc., etc.

Camarades,

Nous adressons avec confiance notre appel à tous les militants. Jamais la solidarité ne fut plus nécessaire. La lutte devient chaque jour plus dure. Nul ne sait si demain, sous le prétexte le plus futile, il ne sera pas arrêté et emprisonné dans les Bastilles du capitalisme.

Il faut que tout militant sache que s'il expose sa liberté pour sa classe, ses frères de lutte adouciront les souffrances de sa captivité. Il faut surtout qu'il sache que sa femme, ses enfants, ses vieux parents s'ils sont à sa charge, ne seront pas les victimes de son dévouement.

Ainsi seront maintenues la confiance et l'élan nécessaires à la lutte ; ainsi s'affirmera la volonté de la classe ouvrière de ne pas se laisser briser par les brutalités du pouvoir.

Ainsi surtout s'exaltera la solidarité contre les oppresseurs, et cette union des cœurs dans la souffrance et la révolte, qui est le meilleur stimulant de l'émancipation des exploités.

Le Comité :

Pierre Dumas, H. Dret, Hammel, Léon Jouhaux, Charles Marck, Togni, Georges Yvelot, Bled, Charlier, Savoie, Taugourdeau.

Ardouin, Banghard, Beylie, Maurice Girard, E. Lacourte, Eug. Péronnel, Thuillier, du Comité de Défense sociale.

L. Belin, Bayay, Henry Combes, Caré, Albert Goldschild, Mandin, André Mournaud, Léon Mussy, Quin, Vaillet, de la Fédération Communiste Anarchiste.

Bessot, C.-A. Laisant, Charles Malato, A. Pratelle, F. Marie.

Pierre Monatte, de la Vie Ouvrière.

Ch. Benoit, Corely, André Girard, J. Guérin, Jean Grave, Messager, M. Pierrot, des Temps Nouveaux.

Bonafous, Pierre Martin, Silvaire, du Libertaire.

Francis Delaisi, de la Guerre Sociale.

Adresser toutes demandes de renseignements à H. Dret, à la Maison des Fédérations, 33, rue de la Grange-aux-Belles, et les souscriptions à E. Lacourte, 25, rue d'Enghien.

Camarades,  
par tous les moyens  
venez en aide  
au LIBERTAIRE

## SOLIDARITÉ

« La civilisation américaine marche à pas de géant », entend-on dire souvent dans les discussions et lit-on aussi dans les gazettes. C'est vrai, si on entend par civilisation le développement rapide du machinisme, l'accélération extraordinaire de la production industrielle et manufacturière et, ajoutons encore l'augmentation monstrueuse de la fortune du capitalisme. Mais entendre le mot civilisation comme signifiant l'élévation matérielle et morale de la classe laborieuse, son bien-être augmenté et des libertés conquises, il faut déchanter. Nos frères en salariat de l'Amérique du Nord sont aussi malheureux et exposés à autant d'insécurité d'existence que nous le sommes dans notre vieille Europe. Ils ne sont pas plus libres et le respect de la personnalité humaine est aussi méconnu que dans nos pays.

La bourgeoisie exploitatrice et jouisseuse se défend contre les revendications des travailleurs par des moyens aussi canailles que ceux employés en Russie. Elle est en train de préparer un criminel procès pour perdre deux de nos : les ouvriers Ettor et Giovannitti.

Ces deux militants, pleins d'ardeur et possédant une valeur intellectuelle indéniable, sont menacés de mort ou tout au moins d'une peine barbare qui les anéantirait. C'est la répétition de ce qui s'est fait à Chicago en 1886 et qui a coûté la vie de nos martyrs anarchistes : A. Spies, S. Fielden, O. Neebe, M. Schwab, L. Lingg, A. Fischer et A. Georges.

On prémédite de nouveau d'assassiner des militants. Qu'ont-ils donc fait ? Ils ont fait grève, et dans cette grève, un coup de feu a été tiré par un policier sur une pauvre fille et la tuée raide morte.

Cette infamie se passe à Lawrence, ville importante de l'Amérique du Nord, où l'industrie textile occupe le gros de la population.

Nous suivons attentivement les péripéties de ce drame ; mais il serait coupable de la part du syndicalisme français, de rester dans une attitude spectatrice sans action de solidarité.

De plus en plus le patronat s'organise internationalement pour écraser les aspirations des salariés et les assujettir au rôle d'esclaves. De même nous devons grouper nos forces pour en constituer un faisceau mondial capable de renverser la puissance capitaliste.

« Solidarité ! Solidarité ! » doit être notre cri de ralliement à travers l'immensité de la terre. Il faut amener les opprimés à comprendre que tous les peuples doivent être frères, puisque tous les tyrans économiques sont leurs ennemis. Disons-le toujours et clamons-le encore...

## Collectivisme et Syndicalisme

Le collectivisme vient une fois de plus de manifester ses tendances autoritaires dans le mouvement ouvrier, à propos d'un simple changement de fonctionnaires au sein de la Fédération du Bâtiment. Il s'agissait de nommer de nouveaux hommes pour remplacer d'autres qui détenaient les emplois depuis pas mal de temps. Aussi quel effort il y eut à faire pour montrer qu'il était salutaire à la vie syndicaliste que les hommes ne s'éternissent pas dans les fonctions et qu'ils aillent de temps à autre reprendre leur place au chantier, à côté des copains, pour conserver un esprit sain, tout à fait ouvrier, animé de l'inspiration de lutte suggérée par le milieu de labeur.

« Quoi ! nous disent quelques camarades, vous allez sortir un des nôtres, intelligent, expérimenté en raison du stage qu'il a fait dans sa fonction, et vous allez le contraindre cet homme à reprendre l'outil et à être exposé aux accidents professionnels ? » — Oui, pourquoi pas ? N'y a-t-il que ce ou ces camarades qui soient intelligents ? Quant à l'expérience, d'autres en prendront comme lui, en occupant la place qu'ils ont occupée, peut-être trop longtemps, empêchant en cela l'apprentissage de fonctionnaire, pour ne pas qu'il y ait des personnalités indispensables et que le plus possible de syndiqués soient aptes à mettre la main à la pâte.

Il est inadmissible qu'un homme s'éternisse à la même besogne, surtout à la besogne d'impulser un organisme de propagande et de combat comme l'est le syndicat. Ne croient pas qu'il est dangereux facile, parce qu'un militant aura la parole facile, sans forcer un discours et qu'il donnera coup-coups un article de journal, que ce militant soit à perpétuité le fonctionnaire de prédilection. Ne craignez-vous pas qu'il se gâte, qu'il se croit un homme supérieur et qu'il ne prenne des monomanies d'hommes cherchant la popularité par tous les moyens de réclame : interview par les journalistes, binette photographiée et reproduite par les journaux bourgeois, parade aux tribunes uniquement pour se faire mousser, sans utilité pour la propagande et tant d'autres agissements déplorables pour un mandaté de la classe ouvrière ?

Et puis ! le salarié qui a quitté depuis trop longtemps l'atelier, le chantier ou l'usine, qui n'a plus les outils à la main et qui n'endure plus les mêmes peines. Cet homme du labeur manuel transformé en rond-de-cuir, malgré sa bonne volonté de ne remplir sa fonction que dans l'intérêt de son organisation, finit par changer peu à peu de mentalité, et si l'on ne le change à temps pour qu'il revienne se re-tremper au milieu des siens en plein boulot, c'est lui qui change de conception au point de vue de la bataille quotidienne et, au lieu d'être impulsé dans l'action qu'il y aurait à faire, devient temporisateur, déviateur de tout mouvement. Il prend même des allures despotiques : il se croit l'oracle que tous doivent écouter. Malheur

à celui qui essaiera la moindre critique contre le fonctionnaire permanent : il sera relevé de cette façon et si on ne réussit à faire taire l'insulte, on insinuera en dessous, par un travail de sape, que le critique est un faux-frère, un suspect et demain un agent provocateur.

Nous ne contestons pas que notre classe manque d'hommes, qu'il est très difficile d'avoir des militants instruits, aptes aux services que nécessitent une organisation spéciale. Les ouvriers sortent des écoles pour se mettre au travail dès l'âge de douze ou treize ans. Ils n'ont qu'une instruction très élémentaire, instruction qui s'efface, si, par leurs occupations, ils ne se livrent qu'à une besogne purement manuelle. Mais est-ce le moyen de faire des hommes, que de laisser des permanents pendant des trois, quatre, six années et plus, attachés à leurs fonctions ? Au contraire, il faudrait un court stage à l'homme capable, et en même temps qu'il ait à côté de lui un fonctionnaire adjoint auquel il céderait la place dès qu'il sentirait son collaborateur à la hauteur de la tâche à remplir.

Nous ne pouvons nous défendre de constater qu'il y a quelque chose d'anormal dans nos organisations ouvrières. On ressent, depuis quelques années, un malaise, malaise qui s'accroît et menace de devenir intolérable. Il faut faire cesser cet état de gêne douloureux qui paralyse la marche en avant. Pour cela, il faut orienter nos syndicats dans une voie plus large d'idées. L'esprit de revendication qui doit toujours être en haleine, il faut y ajouter une propagande éducative qui fasse des hommes capables et des militants convaincus. La conscience des travailleurs a besoin d'être éduquée pour se manifester. Il faut ne pas oublier que l'émancipation du travail ne peut s'obtenir que par la généralité des salariés connaissant bien leur droit. Une minorité de fonctionnaires permanents ne ferait que constituer un groupement d'intellectuels au milieu de l'armée des exploités. Cela ne serait pas suffisant pour accomplir une révolution sociale.

Eugène Leroy.

## L'Œuvre syndicale

D'excellents camarades sont d'irréductibles antisyndicalistes, s'élèvent avec véhémence contre l'embarquement (tel est leur mot favori) syndical. Ces compagnons cultivent l'absolu ; leur amour de la liberté les incite à considérer les syndicats comme un troupeau de moutons, de prolétaires incapables d'initiative, d'indépendance.

Que les libéraux, professant pour les syndicats une horreur insurmontable et les combattant au nom de la liberté, cessent de les prendre pour des instruments d'oppression et de sujétion : L'expérience m'a appris que les anarchistes s'y peuvent adonner à l'aise, malgré les règlements et la lassitude cérébrale de quelques adhérents.

Quand j'étais le secrétaire général de mon syndicat, je prenais la parole sans aucun rappel à l'ordre, mes cosyndiqués acceptaient, à l'unanimité, des propositions relatives à l'Entr'aide syndicale, à la solidarité, sans que le vote intervint, sans la pression de qui que ce soit.

Isolément, dans une société aussi formidablement armée que la bourgeoisie, serait une lourde faute, un danger contre-sens — je n'écris pas un crime — afin de ne pas dramatiser un article simple comme une mise au point.

L'adhésion au groupement syndical, le paiement d'une cotisation, la nomination ou l'acceptation d'un secrétaire ou d'un permanent n'impliquent nulle subordination à un maître confédéral, à moins de considérer artificiellement le syndicat comme l'éclouffeur de l'individualisme.

Je suis aussi individualiste que le voisin ; et parce qu'individualiste, le communisme égalitaire me sourit pleinement. Mais si je veux lutter seul contre le monstrueux capitalisme aux mille têtes, je ne tarderai pas à périr.

Il me faut donc, de toute nécessité, m'appuyer sur d'autres, recourir aux forces qui s'offrent à moi pour terrasser l'adversaire commun. La classe possédante.

Certes, le syndicat n'est pas le but final ; il est un moyen de combat et non une fin. Combattre le syndicat sous le couvert de la liberté ou au nom de l'individualisme mal interprété, n'est-ce pas voir la société par le petit bout de la lorgnette et se priver ainsi du spectacle qu'offrent les travailleurs assaillant les capitalistes pour la libération définitive des déshérités ?

Le syndicat ne brise l'indépendance d'aucun humain ; les moyens auxquels il recourt ne sont pas illégaux. Est-il possible, en l'état actuel des choses, d'agir autrement ?

Ah ! si les hommes n'étaient pas pétris de préjugés, surabondants d'erreurs, gâtés par l'immonde politique, abêtis par les maîtres bergers, ahuris par le sauvage tintamarre du passé odieux ; ils ne mépriseraient pas sur le chemin de leur calcaire : D'un coup d'épée, ils abattraient le salariat ! Mais cet heureux temps sera précédé d'une infinité de batailles sans merci.

Pour gagner ces batailles, l'isolement en pleine campagne équivaldrait à l'abandon ou à la mort.

Le syndicat est la citadelle d'où l'on tire sur l'ennemi.

Antoine Antignac.



## MILITARISME ET ANARCHIE

Le mois de septembre approche. La chair humaine doit se préparer à partir. Et non pas la vieille chair usée, meurtrie, émaciée par la longévité et l'excès de labeur, tannée par la misère : non. C'est de la chair jeune, fraîche, potelée, blanche, pleine de vie, exemple de toute infirmité qu'il faut au minotaure Patrie.

Et pourquoi cette soumission, cette obéissance, ce départ ? Pour être soldat, renforcer l'armée, s'incorporer à une force meurtrière, fratricide, destructrice des produits du travail et semence de deuil.

Comment cette jeunesse florissante de santé se soumet-elle à une obligation si inhumaine, si féroce ? Parce qu'elle a peur, parce qu'elle craint la loi, ses sanctions, ses gendarmes, ses prisons et ses géhennes africaines.

Mais ces soldats, ces armées, ces fusils, ces glaives, ces canons et ces four-droyants explosifs ne sont-ils pas pour protéger la nation, assurer la sécurité des pauvres gens ? Non : c'est pour protéger le bourgeois, le voleur légal qui a dépouillé les propriétaires de leurs biens, gardent les produits volés à leurs parents, protègent la richesse du parasite, de l'exploiteur du peuple.

Mais c'est monstrueux, contre-nature, barbare ! Oui, c'est tout cela, et la chair à canon, tous les ans, se soumet à cette obligation, répond à l'appel, s'incline sous la menace, marche au supplice ou au crime pour les futurs holocaustes.

Quand finira cette aberration d'esprit, cette soumission passive, cette mortification de soi-même, la négation de sa personnalité ? On ne sait... Peut-être quand les hommes seront moins ignorants, moins timorés dans un cas, moins sauvages dans l'autre et posséderont une fierté de caractère qui leur manque encore...

Quant à moi, qui suis de la classe, je sais ce qu'il me reste à faire : je m'appliquerai à remplir ce que je crois être le devoir.

Un Jeune.

## Compétence Royaliste

Récemment, la royaliste Action Française publiait, dans son mouvement social et sous la rubrique « les boulangers », la note ci-dessous :

« Les ouvriers ennemis adhérents au syndicat des ouvriers boulangers de la Seine se sont constitués récemment en section.

« Ils espèrent arriver ainsi, tout en restant affiliés au syndicat, à faire triompher plus facilement leurs revendications. Tous les ouvriers viennent syndiqués et non syndiqués sont invités à assister aujourd'hui mardi, à 9 heures du matin, salle des Conférences, à la Bourse du Travail, à une grande réunion corporative.

« Les Viennois déclarent qu'ils veulent imposer des conditions de travail à plus dignes et plus en rapport avec l'augmentation actuelle du coût de la vie ».

« Reste à étudier si ce n'est pas précisément l'invasion des ouvriers étrangers qui, spécialement dans la boulangerie, a créé des conditions de travail anormales. Nous reviendrons prochainement sur ce sujet ».

Non, sans blague, vous faudra-t-il apprendre aux collaborateurs de MM. Charles Maurras et Daudet que les boulangers dont il est question sont ceux qui font le pain dit « viennois », et qu'il ne s'agit pas là d'ouvriers nés dans la capitale de l'Autriche.

Pour être des nationalistes intégraux, les rédacteurs de l'Action Française ne devraient pas être exempts de savoir cela.

## EN PROVINCE

Aux Anarchistes

Une polémique permanente et incessante, des critiques acerbes et souvent maladroites ; des coups de crocs ou de griffes, des reproches insignifiants et réciproques, un malaise allant croissant, déchirant les liens d'amitiés qui devaient unir tous les révolutionnaires sincères ; tels sont les résultats de la campagne menée par ceux que nous avions toujours considérés comme de bons et loyaux camarades de combat dans le but d'un désarmement des haines.

Certes, nous ne ferons pas aujourd'hui à Hervé le reproche par exemple d'être un traître ou un renégat ; Hervé est aujourd'hui ce qu'il était il y a dix ans, et si son incomparable talent de polémiste, sa subtilité et sa souplesse de dialectique ont pu égarer un instant ceux qui d'entre nous bénévolement le croyait des nôtres ; il n'en est plus de même aujourd'hui que le temps et l'observation sérieuse, ont dissipés quelque peu l'équivoque créée par la fièvre du début.

Équivoque... Tout est dans ce mot : car la propagande souvent utile au point de vue simplisme, mais dangereuse parce que tou-



